

« Le pays théâtral »

Émile Bessette

Numéro 13, automne 1979

Jean-Claude Germain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28812ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bessette, É. (1979). « Le pays théâtral ». *Jeu*, (13), 101–104.

«le pays théâtral»

C'est sous ce titre qu'à partir de la saison théâtrale 1977-78, Jean-Claude Germain et le Théâtre d'Aujourd'hui ont (ou a) publié ce qui, par ses dimensions matérielles (quatre pages par numéro) pourrait s'appeler un message au public, le bulletin d'un théâtre, sans plus, mais qui, par ses dimensions idéologiques, mérite bien son sous-titre de «revue de théâtre». Revue forcément rapide et partielle de l'actualité théâtrale, mais re-vue quand même par l'effort d'analyse et de mise en perspective du dernier événement marquant retenu.

Le titre de cette publication a quelque chose d'ambitieux, de généreux, de mythique aussi, qui reflète bien l'esprit de son presque unique collaborateur. *Le Pays théâtral*, c'est sans doute le pays du théâtre, quelques coins de ce pays, quelques événements marquants, ou qu'on a voulu marquer comme tels, de l'actualité théâtrale. Mais c'est aussi le théâtre du pays, le pays comme théâtre et la dramatisation du pays. À la mesure de l'auteur fort prolifique, de l'homme qui prône la liberté et le droit au plaisir, de l'historien qui raconte par grands pans et simplifications saisissantes, du critique qui joue de la hache, mais dont les coups cherchent la racine des maux qu'il dénonce sur un fond de satire grinçante ou comique.

Bien sûr, si l'on voulait regarder *le Pays théâtral* par le petit bout de la lorgnette, on pourrait dire que la perspective historique de J.-C. G., c'est celle qui met en valeur son oeuvre, que le théâtre québécois, tel qu'il en parle, c'est le théâtre de création, c'est son théâtre, que sa critique de la censure, c'est avant tout celle de la critique de son théâtre, bref, qu'il ramène tout à lui; mais ce serait proprement injuste et mesquin, parce que ce serait une lecture malicieuse et souvent partielle et inexacte de ses articles. Ses propos dépassent toujours l'homme et son destin particulier. C'est qu'on sent très bien chez lui la passion du théâtre et celle du pays comme réalité culturelle et spirituelle, deux passions qui n'en font qu'une.

Le point central de la pensée de J.-C. G., son tremplin et son port d'attache, est l'affirmation, et l'illustration par le théâtre, de l'ici, maintenant. Sa matière est le peuple d'ici, les aspirations et les problèmes de maintenant. Il affirme que son théâtre est populaire et québécois, et les deux termes sont synonymes sous sa plume. La pratique de l'ici, maintenant n'est cependant pas repli sur soi, mais plein accomplissement et accession à l'universel. Dans une formule qui rejette toute transcendance et semble refuser l'histoire, une formule assez malaisée d'ailleurs pour traduire la difficulté de l'entreprise, il prône «l'universel culturel

temporel temporaire» contre l'internationalisme et «le carcan de l'éternel». Car l'internationalisme qu'il combat, c'est le catholique, celui des interdictions aliénantes, des croisades missionnaires et de la fuite en avant vers l'ailleurs et hors du temps présent, jusqu'à la négation (qui s'appelait abnégation) de soi et

LE PAYS THÉÂTRAL

vol. 2 - numéro 1

théâtre d'aujourd'hui

revue de théâtre - saison 78-79

“le conseil
se réserve le droit
de reviser, s'il le juge à propos,
toute subvention
même déjà recommandée”

“le texte
de toute création
ou adaptation destinée à la scène
devra accompagner
la demande de subvention”



LA POLITIQUE DU CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL

de la collectivité nationale. À l'encontre des interdits ecclésiastiques, J.-C. G. prône pour les individus, l'auteur, le comédien, la liberté du plaisir pour le plaisir, le droit de faire du théâtre comme on fait «d'amour», librement, joyeusement, sans se soucier de la nature du résultat, un théâtre du corps et de l'âme. À l'encontre des démissions collectives sublimées dans les fins éternelles, il propose au peuple québécois un pays libre des modèles importés, toujours mal ajustés ou passés de mode, un pays nourri de sa propre substance, façonné à sa propre image et guidé dans son devenir inachevé par un idéal culturel élevé. D'un côté, une espèce d'hédonisme aux allures d'heureuse insouciance; de l'autre, un engagement passionné, une conscience exigeante autour d'un projet qui garde dans son imprécision quelque chose de mythique. Contradiction de l'homme, peut-être; effort constant, plutôt, de dépasser le trop individuel et le trop temporaire, besoin de se situer, et de nous situer par la même occasion, pour mieux assurer sa propre assise et mieux trouver un sens à ses gestes.

Dans ces conditions, le goût de l'ici, maintenant allait amener J.-C. G. à projeter son oeuvre sur une histoire du pays et du théâtre québécois. Une histoire d'un type particulier, puisqu'elle est interprétation et justification de la Révolution tranquille, de la rupture avec la religion et autres autorités traditionnelles et du nouveau mouvement national. On ne peut guère parler au sens strict d'histoire et d'historien à propos de J.-C. G. Ce n'est pas non plus sa prétention. Ce qu'on retient ici, c'est la démarche de l'esprit qui cherche toujours une perspective historique aux événements qu'il commente. Cette tendance révèle sa dialectique personnelle et celle de notre temps québécois tellement projeté vers l'avenir qu'il a peine à voir ou choisir ses racines. Cette opération résiste mal chez J.-C. G. aux vues dichotomiques sur les hommes et les événements. Pour lui, il n'existe que deux époques: la grande noirceur, et après, qui non seulement se sont succédées, mais continuent de se côtoyer; car Radio-Canada, par exemple, c'est encore Radio-Collège et la censure des *Fées ont soif*, c'est toujours Mgr Bruchési et les «brontosaures du chapelet». Quant aux hommes, ils sont aussi de deux sortes: les éteignoirs et les porteurs de lumière. Au sein des premiers, les évêques, le Père Legault et fils, les censeurs de toutes sortes, et aussi les politiciens rogneurs de budgets culturels. Parmi les seconds, Ernest Guimond, héros du feu populaire en temps de grande noirceur, les artisans de la création québécoise, un être d'enthousiasme et d'indignation comme Andrée Saint-Laurent. À la manière des humanistes (comment échapper à sa formation classique ou aux habitudes du dramaturge?), J.-C. G. écrit et explique l'histoire par les personnages. Il lui faut des idoles, et surtout des têtes de turc, car il se sent encore en pleine lutte contre l'obscurantisme. En pareille situation, son discours ne saurait s'embarasser de nuances débilitantes. Qu'importe, en dépit et au-delà des simplifications et des paradoxes, son esprit reste attaché à la vérité qui s'ouvre toujours en leur fond et le conduit à des conclusions et à des prises de position auxquelles on n'a pas de peine à reconnaître beaucoup de justesse et d'à propos. Les événements les plus récents ne viennent-ils pas confirmer ses analyses? La bataille des *Fées ont soif* a ressuscité la voix épiscopale, sinon les mandements d'autrefois, et les appels les plus réactionnaires à une religion que d'autres s'efforcent de renouveler. La coupure draconienne et intolérable de la subvention de l'A.Q.J.T. jette une lumière crue sur la pertinence des considérations de J.-C. G. au sujet du politique et du culturel, en octobre 77, lors de la réception du prix Victor-Morin:

«Depuis le 15 novembre, le culturel — du moins celui qui se définit comme québécois — attend ce qu'il n'a jamais obtenu du politique jusqu'à maintenant, c'est-à-dire une reconnaissance de la fonction essentielle qu'il remplit dans la société, un endossement public et officiel du rôle qu'il joue pour la collectivité et, à toute fin pratique, un vote de confiance du politique...»

Ici comme ailleurs, par delà l'événement brut, les chiffres fluctuants des subventions et les découpages de budget, J.-C. G. s'attaque à la cause du mal.

L'aspect le plus attachant de ces brefs essais, c'est probablement l'esprit et le style qui s'y déploient. Un esprit délié qui joue avec bonheur du paradoxe, de l'absurde et de la pointe satirique pour mener à bon port la démonstration. L'article intitulé «Quand ça bouge, c'est obscène» constitue en ce domaine une gageure fort bien relevée. Quant au style, il est, comme le définit Barthes, biologique, physiologique, assimilant la matière des mots en un seul sang avec celui de l'homme. Un style de l'ici, maintenant, justement, du soi en instance de vivre. Cela explique que ses articles les plus serrés et les plus percutants, il les a écrits contre la censure. Quelqu'en soit l'objet, c'est toujours lui-même qu'elle atteint en dernière analyse. Censurer le théâtre de création, c'est censurer l'ici, maintenant, c'est nier la vie et, idéalement, sa vie. L'écriture de J.-C. G. procède par à-coups et par envolées, presque toujours rapide sous l'urgence de l'essentiel et de l'action. Elle cherche et trouve souvent la formule efficace. C'est avant tout l'écriture d'un homme engagé et passionné.

émile bessette